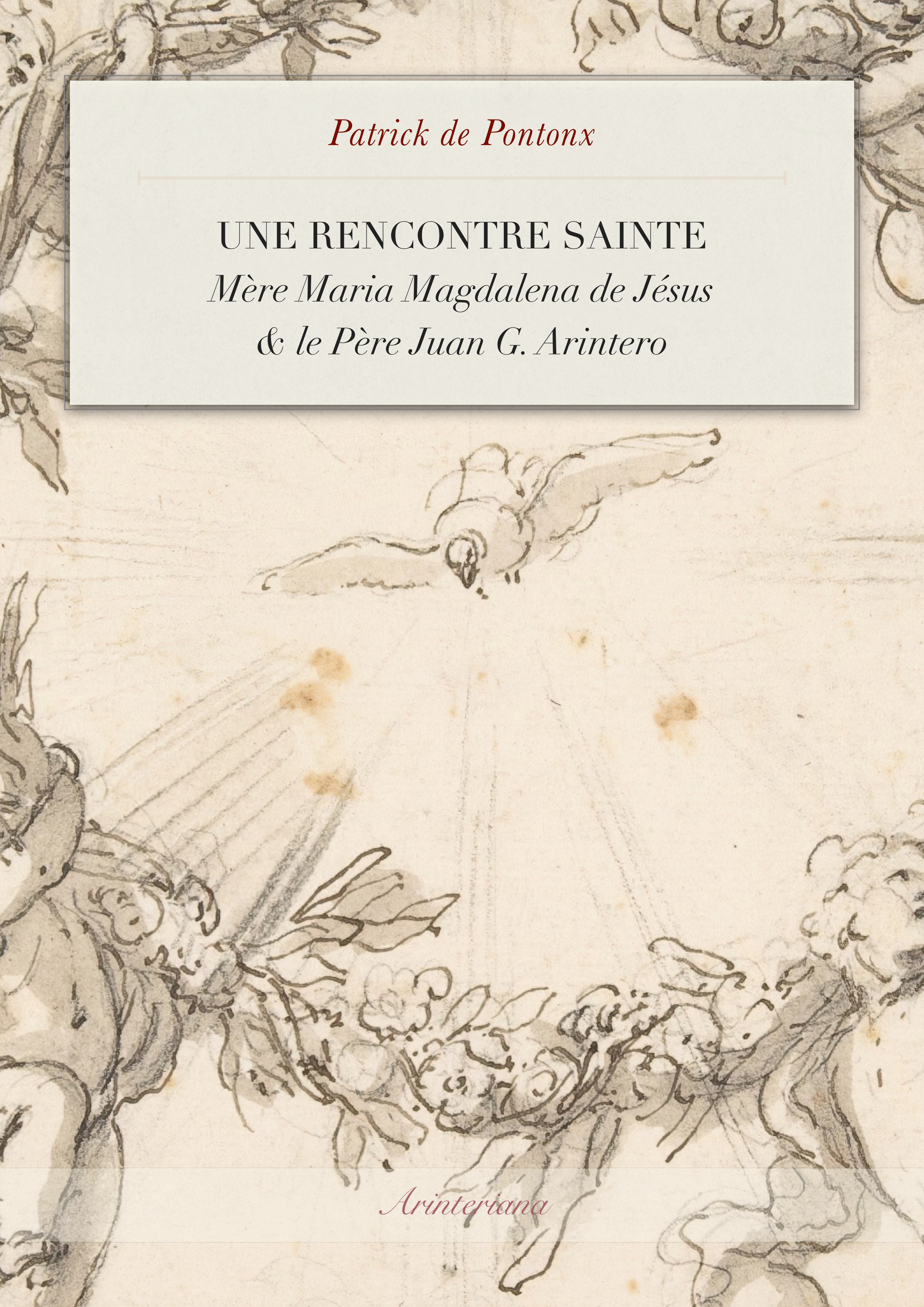


Patrick de Pontonx

UNE RENCONTRE SAINTE

Mère Maria Magdalena de Jésus
& le Père Juan G. Arintero

Arinteriana

Illustration : Le Saint-Esprit
par Giovanni Battista Merano

« La sainteté est amour. Le plus tendre, le plus délicat, et en même temps le plus certain et le plus sûr, parce que l'amour tend toujours à la ressemblance.
« L'âme qui a pénétré l'ineffable mystère de l'amour qui inclut la sainteté, n'a plus à faire de grands efforts pour y parvenir ».

Mère Maria Magdalena

La Mère Maria Magdalena de Jésus du Saint-Sacrement - dans le monde : Maria Giuseppina Teresa Marcucci - est née le 24 avril 1888 à à San Gemigliano Moriano, dans la province de Lucques (Italie), au milieu d'une famille aisée, très chrétienne.

C'est dans cette même région qu'était née, en 1878, sainte Gemma Galgani, laquelle eut une profonde influence spirituelle sur elle. La Mère Maria Magdalena eut d'ailleurs les mêmes directeurs spirituels que cette dernière : le P. Germain de Saint-Stanislas (1850-1909), lui aussi passioniste[1], et Mgr Volpi (1860-1931), qui fut évêque d'Arezzo.



Sainte Gemma Galgani

Mère Maria Magdalena raconte elle-même ce que furent ses premières années, notamment[2] dans une lettre qu'elle écrivit au P. Arintero, sur sa demande, le 7 février 1922[3]. Elle y parle de sa « conversion » à l'âge de 13 ans, et elle ajoute à propos de ces années d'enfance : « avant ma naissance, Maman m'avait offerte et consacrée à la Très Sainte Vierge. À cause de cela, je dois à cette Mère du Ciel d'être retournée au bercail. Tout ce qui peut se faire de mal à cet âge, je l'ai fait. Je ne recherchais que jeux, espiègleries, distractions mondaines. Mes deux grandes soeurs et maman, très chrétiennes, me retenaient. Mais parfois j'obtenais ce que je voulais, par des mensonges, des tricheries et des ruses.

---

[1] A son sujet, sainte Gemma Galgani écrivit à Mgr Volpi : « J'ai dit une prière spéciale à Jésus dans le Sacrement... Je me suis sentie recueillie intérieurement et je suis immédiatement entrée en extase. Je me suis vue devant Jésus, mais Il n'était pas seul. Il avait avec Lui un homme aux cheveux blancs ; par son habit, je savais qu'il était un père Passioniste ; il avait ses mains jointes et il priait avec ferveur. Je l'ai regardé et Jésus a dit ces mots-ci, "Fille, tu le connais ?" J'ai dit que non, ce qui était vrai. "Vois ", a-t-il ajouté, « ce prêtre sera ton directeur, et il sera celui qui va reconnaître en toi les infinis travaux de Ma Miséricorde. »

[2] On se reportera à son autobiographie, rédigée sous le titre : *Apostola dell'amore, Autobiografia di Jesùs Pastor, ovvero di Maria Maddalena Marcucci Passionista*, Libreria Editrice Vaticana 2001.

[3] Cette lettre figure dans l'ouvrage *Hacia las cumbres de la union con Dios*, Salamanca 1985, sous la direction du P. Arturo Alonso Lobo.

« Le Seigneur m'avait donné une intelligence précoce, que j'employais pour le mal. D'un naturel ardent et fougueux, plus masculin que féminin, je ne laissais aucune tranquillité partout où j'allais. »

Son « premier appel », indique-t-elle, eut lieu le jour de sa première communion, à l'âge de 9 ans. Elle s'empresse cependant d'ajouter : « mais je ne l'ai pas su », bien qu'elle ait ressenti alors l'impression d'être « assujétie à une personne qui avait beaucoup de force ». Elle resta alors là, à attendre, sans savoir encore ce qu'était une action de grâce.

C'est le lundi de Pâques, 30 mars 1902, qui marqua un tournant décisif dans sa vie.

Alors, qu'elle avait l'habitude de se sauver à peine la messe terminée, elle vit deux enfants de son âge se préparer à faire le chemin de croix. Comme « poussée par une force invisible », elle alla les rejoindre, et en regardant les stations, dont elle connaissait à peine la signification, elle sentit s'accomplir en son âme ce qu'elle appelle une « transformation inexplicable ».



Maria Giuseppina enfant

« Après avoir terminé - explique t-elle - je n'étais plus celle d'avant ; l'heure de la grâce était arrivée et avait triomphé ». Sa vie changea alors en effet, plus sérieuse, plus obéissante. Comme toujours, cette conversion se traduisit par un recours plus fidèle aux sacrements. Maria se confessait chaque semaine, et elle communia bientôt chaque jour, se livrant par ailleurs à des oeuvres de miséricorde.

Son désir de devenir religieuse naquit bientôt. Vers l'âge de 15 ans, elle entendit une voix - qu'elle dit être celle de son Ange gardien - l'invitant à laisser ses amies « car Dieu a sur toi d'autres desseins ».

En 1905, à l'âge de 17 ans, elle fit voeu de chasteté et porta un silice, avec l'autorisation de son confesseur. « Je crois que cela plut à Jésus, écrit-elle, car il m'en récompensa par des profusions de grâces (...) Jésus me fit sentir q'il était, Lui, l'amour après lequel soupirait mon coeur ».

C'est à peu près à cette époque qu'elle rencontra le P. Germain de Saint-Stanislas, dont nous avons déjà dit qu'il fut le confesseur de sainte Gemma Galgani. La première fois qu'il la vit, il lui dit : « Voici la Madeleine passioniste (...) Je te jure devant Dieu que tu seras religieuse Passioniste. Le ciel et la terre passeront mais les paroles de Dieu s'accompliront ».



Le P. Germain

Le 10 juin 1906, en effet, elle entra au couvent des Passionistes de Lucques, récemment fondé par sainte Gemma Galgani - elle en fut l'une des premières novices - et où elle eut une sainte supérieure, Mère Marie-Josèphe du Sacré-Coeur - dont elle écrivit plus tard une vie en espagnol[4].

Le 18 mars 1913, à l'âge de 25 ans - ce qui en dit long sur le crédit dont elle disposait déjà - Mère Maria Magdalena partit avec cinq religieuses pour le Mexique, afin d'y établir la première fondation féminine passioniste, au milieu des terribles dangers auxquels les catholiques étaient alors exposés dans cette période de persécutions.

Ces épisodes ne sont pas toujours bien connus des Français, même catholiques, mais le Mexique fut le théâtre, dès la fin des années 1850, de tracasseries sans nombre contre les catholiques. Les persécutions furent durcies à la suite de la Constitution de 1917. Le culte fut interdit, les biens d'Église confisqués, les voeux religieux prohibés, les prêtres récalcitrants jetés en prison ou tués, dans la pure tradition jacobine de ce que la République française se fait gloire d'avoir donné au monde. Ce fut l'origine de la révolte des Cristeros, la Cristiada (1926-1929). On évalue au nombre de 30 000 les chrétiens qui furent alors assassinés[5].

Mère Maria Magdalena fit elle-même un rapport sur la situation alors en cours, d'environ 40 pages, qu'elle transmit à ses supérieurs à Rome. Pendant sept mois, les religieuses durent vivre complètement sécularisées, puisque le port de l'habit religieux était interdit, changeant plusieurs fois de maison, exposées aux bombardements. L'ordre fut dès lors donné à Maria Magdalena et aux religieuses qui l'accompagnaient de revenir en Italie. Encore au Mexique, elle entendit à plusieurs reprises, dans ses oraisons : « Je t'attends en Espagne ».



Communauté de Dousto : 2e rang, 3e à partir de la droite

C'est là, en effet, qu'elle fut finalement envoyée, en 1916. Elle y trouve un premier refuge, avec un groupe de ses soeurs, à Deusto (Biscaye), près de Bilbao. Elle dirigea cette

[4] *Una amiga de santa Gemma*, Ed. San Pablo, Madrid 1958.

[5] Le pape s. Jean Paul II canonisa 25 martyrs de cette guerre le 21 mai 2000. Benoît XVI en béatifia 13 le 20 novembre 2005. La plupart étaient prêtres.

communauté pendant plusieurs années - et c'est là que, pour la première fois, en 1922, elle rencontra le P. Arintero, qui allait devenir son directeur spirituel.

Indiquant au Père Arintero, dans la lettre précitée du 7 février 1922, qu'elle médita alors sur la grandeur de sa vocation, « oeuvre d'amour des Trois Personnes Divines », elle ajoute : « Je commençais à comprendre les activités de la grâce dans l'âme, qui ne met pas d'obstacle, et je découvris combien est simple le chemin de la sainteté ».

Elle poursuit alors, à l'adresse du P. Arintero : « Le Seigneur ne désire pas autre chose, sinon que nous nous rendions compte de l'amour qu'Il a pour nous et ceci sans rien faire d'autre, de notre côté, que d'ouvrir la bouche pour qu'Il nous remplisse de son Esprit. Mon Père, je me rappelle avoir lu dans votre revue[6] "que **les hommes ne réussissent pas à trouver la sainteté à cause de sa grande simplicité**". Père, **ne vous lassez jamais de répéter cette vérité** ».

Le 27 juin 1935, Mère Maria Magdalena fut rappelée en Italie, à Lucques, où elle acheva un sanctuaire dédié à sainte Gemma Galgani. Déposée de sa charge le jour même de l'inauguration de ce sanctuaire, elle put retourner en 1941 en Espagne, où elle reçut la charge de fonder un second couvent de son Ordre, cette fois à Madrid.

Le P. Arintero, qui avait discerné en elle de grandes capacités non seulement contemplatives mais aussi intellectuelles et apostoliques - qui l'ont conduite à entretenir une correspondance nourrie tant avec des prélats qu'avec des prêtres et des laïcs - l'associa étroitement à sa revue *La Vida sobrenatural* dès le début. Elle y écrivit de nombreux articles sous le pseudonyme de J. *Pastor,* que lui avait donné le P. .Arintero lui-même. La tenue de ses écrits était telle que d'aucuns pensaient que, derrière ce pseudonyme de J. Pastor, se cachait un éminent théologien. Elle eut ainsi, également par ce biais, un grand rayonnement spirituel, à la fois caché et public.

C'est dans ce couvent de Madrid que M. Maria Magdalena acheva saintement sa vie, à l'âge de 72 ans, le 10 février 1960.

Le P. Arturo Alonso Lobo, dans l'ouvrage susvisé où il a réuni la correspondance de cette sainte religieuse et du P. Arintero, écrivit à son sujet :

« J'ai connu personnellement la Mère Madeleine pendant un bref séjour à Salamanque, quand elle vint pour témoigner au procès de béatification du P. Arintero. J'ai également eu la chance de l'accompagner au couvent de Cantalapiedra, où se trouve le tombeau du servi-

---

[6] Il s'agit de *La Vida sobrenatural*. Cette revue ne doit pas être confondue avec son homonyme dominicain français, *La vie surnaturelle*, encore qu'elle eut les mêmes fins, et qui fut fondée peu avant, en 1919, par le P. Vincent Bernardot (1883-1941), de la Province de Toulouse. Le P. Arintero eut connaissance de cette dernière, dès le début, grâce au P. Garrigou-Lagrange, et il y collabora dès le début.

La Vida sobrenatural fut fondée quant à elle en 1921 par le P. Arintero, avec le soutien de laïcs de Bilbao, qui créèrent à cette fin les éditions *Editorial Fides*. Le P. Arintero voulut en faire, en particulier, un instrument de diffusion de la dévotion à l'Amour miséricordieux, et de connaissance des maîtres spirituels, des « ineffables mystères et (des) immenses merveilles de la vie de la grâce » (P. Arintero, n° 1), sans acception d'école théologique, ainsi que le groupe des fondateurs l'avait demandé. Devenue *Vida sobrenatural* en 1994, elle fête cette année ses cent ans. Pour plus de détails sur l'origine de la revue, cf. Pedro Fernandez Rodriguez, *Vida sobrenatural, Indices 1921-1995*, Ed. San Esteban, Salamanca, 1996, pp. 7 ss. (note du traducteur). C'est de cette revue dont il sera question plus avant, dans le récit de M. Maria Magdalena.

teur de Dieu. L'impression qu'elle me fit alors fut extraordinaire. Sans savoir pourquoi et sans nul besoin de converser avec elle, elle suscitait le même respect et le même recueillement que lorsqu'on se trouve en présence de quelque chose de sacré. Si l'on commençait une conversation avec elle, le sujet revenait toujours sur la bonté et l'amour de Dieu. Avec la tête un peu inclinée et le regard vers le sol, elle donnait l'impression que rien de ce monde ne l'intéressait, que son unique préoccupation était de vivre constamment en la présence de Dieu. Je fus extrêmement impressionné de la voir pendant deux longues heures, agenouillée sur les dalles froides de l'église de Cantalapiedra, devant le tombeau de son vénéré Père et directeur spirituel [Arintero]. En terminant, elle resta en prostration un long moment, en baisant le sol. C'était la première et la dernière fois que cette âme extraordinaire s'approchait du tombeau de son ancien père et maître dans le chemin de la vie spirituelle, après avoir été en rapport avec lui sur la terre ».



M. Maria Magdalena

Notre lointain ami brésilien José Eduardo Câmara de Barros Carneiro a pu ajouter sur elle ces belles lignes :

« En Espagne, [M. Maria Magdalena] trouva chez le P. Arintero à la fois son père spirituel et le frère de son âme. Cette union fut si forte que, dans ses écrits, elle en est venue à signer : "Passioniste-dominicaine". Le P. Arintero ouvrit son âme à la voie que Dieu avait pour elle, son chemin comme Apôtre de l'amour et comme écrivain. Comme écrivain, il la conduisit, non pas par ses propres voies, mais par les chemins que Dieu avait tracés pour elle. Elle a elle-même aidé le P. Arintero à grandir dans cette voie de l'Amour. « Ma mission sur terre et dans les cieux est de demander la sanctification des âmes », a-t-elle écrit.

« La sainteté est Amour, tel est le mot central de la spiritualité de Mère Madeleine. Ces deux âmes se sont unies sous un même idéal : faire connaître la vocation universelle à la sainteté. Elle écrit dans son Testament spirituel : "Tous les atomes de mon pauvre être sont autant de voix qui crient : Amour, amour, l'amour ! Dieu est amour". »

Mère Maria Magdalena a été déclarée Vénérable par le pape François, le 3 avril 2014.

Patrick de Pontonx

UNE RENCONTRE PROVIDENTIELLE

Le texte que nous traduisons ici est extrait de l'introduction de l'ouvrage intitulé *Hacia las cumbres de la unión con Dios* [Vers les sommets de l'union à Dieu], paru en 1968 aux éditions de la Vida Sobrenatural (Salamanca). Il recueille, sous la direction du P. A. Alonso Lobo, la correspondance spirituelle entretenue entre le P. Arintero et la Mère Magdalena, entre les années 1922 et 1928 - date de la mort du P. Arintero.

Ce texte apporte le précieux témoignage de la Mère Magdalena elle-même sur sa première rencontre, providentielle, avec le P. Arintero, en 1922, en des termes, souligne le P. Alonso Lobo, qui rappellent, dans l'hagiographie chrétienne, les grandes amitiés de « saint Augustin et de saint Ambroise, de saint Benoît et de sainte Scholastique, de saint François et de sainte Claire, de sainte Catherine de Sienne et du Bienheureux Raymond de Capoue, de sainte Thérèse d'Avila et de saint Jean de la Croix. On peut encore citer le cas de saint François de Sales et de sainte Jeanne Françoise Frémiot de Chantal, de saint Dominique Savio et de saint Jean Bosco, de saint Antoine Marie Claret et de la Mère Sacramento ».

Ces lignes appellent une lecture attentive et confiante.

Elles démontrent, parmi tant d'autres, que Dieu ne cesse pas d'être très présent, quoique souvent secrètement, dans les voies fréquentées par les humbles et les saints, au milieu des temps très troublés du monde. Un jour que quelqu'un se désolait auprès du P. Arintero qu'il n'y eût plus de saints, celui-ci lui répondit avec humour que pour les croiser il fallait suivre les mêmes routes qu'eux. La lecture - celle-ci par exemple - offre une petite vue plongeante sur elles.

P. de P.



En janvier 1921, commença à paraître la revue *La Vie Surnaturelle*. En lisant son premier numéro, qu'on nous prêta me semble-t-il, la communauté exprima le désir de la lire à nouveau. On en fit lecture au réfectoire, puis en récréation et l'on en parla beaucoup. On fit des commentaires sur les articles et sur les rédacteurs. Les Sœurs en discutèrent entre elles et s'enthousiasmèrent à l'idée de lire cette revue. Ce que voyant, la Mère Supérieure décida de nous abonner.

« Elle profita de cette occasion pour écrire au directeur, le Très Révérend Père Maître Jean González Arintero, dominicain, qui résidait à Salamanque. Il est aisé de comprendre que l'on parlait surtout de lui, car il était l'auteur principal. Toutes les Sœurs disaient : comme il semble saint et savant ! qui nous le fera connaître ? qui nous permettra de parler avec lui, de le consulter sur tel et tel point ? etc. Pour ma part, j'écoutais tout cela en restant apparemment insensible, sans pratiquement faire part de mon opinion, alors pourtant que j'éprouvais joie et contentement en moi-même. Cette joie était semblable à celle que l'on éprouve à l'approche d'un idéal ou d'une vive clarté, quand on désire découvrir dans l'obscurité

quelque chose sans pouvoir y parvenir. Il est certain que j'ignorais quel était cet idéal et cette perspective. C'était mon cœur qui prévoyait et sentait qu'il y avait quelque chose pour lui. En conséquence de ce désir exprimé par la Mère Supérieure et les autres Sœurs, il fut convenu que la Mère écrirait au directeur de la revue et l'inviterait à venir nous visiter [nous doutions beaucoup qu'il puisse venir, étant donné les nombreuses occupations que nous lui supposions].

« Un matin de février 1922, à dix heures, on appela à la porterie. La Sœur de service alla informer la Mère Supérieure que le Père Jean Arintero était là. La Mère, sur le moment agréablement surprise, m'appela pour me le dire ; je souris en disant : "Profitez-en, ma Mère, ensuite vous m'en ferez bénéficier". Extérieurement je me montrai indifférente et sans enthousiasme, mais intérieurement je pressentis assez précisément que le Seigneur envoyait ce Père avec une mission pour mon âme. Cette conviction me fit rester tranquille, sans oser même dire un mot susceptible d'exprimer ma volonté d'aller parler au Père. Car je supposai qu'il n'aurait pas le temps de répondre aux attentes de toutes celles qui, je le savais, avaient déjà exprimé leur désir à la Mère Supérieure de le rencontrer. Il y a des circonstances où la créature doit faire quelque chose et d'autres où le Seigneur fait tout et veut tout faire. Dans le cas présent, c'était le cas. C'est pourquoi je ne fis pas un geste et me tus. Lui savait tout ; la Mère aussi. Était-il nécessaire de parler ? Que soit béni mille fois le Seigneur qui m'accorda la grâce de me faire rester tranquille en Lui faisant confiance, en me préservant de ces désirs, bons en apparence, mais qui en réalité servent seulement à indisposer les esprits, sans permettre de tirer profit des paroles des ministres du Seigneur.

« L'entretien de la Mère dura environ trois quarts d'heure. Celle-ci en fut à la fois satisfaite et peinée parce que, me dit-elle, "je n'ai pas bien compris, j'ai perdu beaucoup de ce que le Père me disait parce que je n'ai pas bien su m'adapter à ce caoutchouc" [en effet, le Père était sourd. Il entendait seulement grâce à un appareil, une trompe, gênant et compliqué à utiliser pour qui n'était pas habitué à s'en servir[7]. Après la conversation de la Mère Supérieure avec le P. Arintero, il y eut une autre religieuse qui dut rester avec lui près d'un quart d'heure, puis une troisième et une quatrième qui ne restèrent pas plus de quelques minutes [peut-être pour le même motif que celui de la Mère, à savoir la difficulté de parler avec l'appareil].

« Je me taisais et observais, comme quelqu'un qui attend quelque chose, je pensais également : combien d'autres iront encore ou auront demandé à la Mère Supérieure d'aller lui parler ? Pour elles, j'étais disposée à sacrifier mon désir au Seigneur. À ce moment, la Mère m'appela et me dit : "Il n'y a plus personne ; allez, si vous le voulez". Et elle me conseilla de m'entretenir avec le Père.

« Il est facile d'imaginer que j'acceptai la proposition avec le plus grand plaisir, bien que, sans le faire paraître beaucoup, je fis comme si j'étais indifférente. Je me sentais calme et sereine, comme rarement je l'avais été en allant parler à quelqu'un des affaires de mon âme,

---

[7] Le P. Arintero souffrait en effet d'une surdité très accentuée. Pour suppléer un handicap aussi prononcé, il se fit fabriquer un instrument auditif très rudimentaire, mais conforme à ce que permettait la technique d'alors. Il s'agissait d'un long tube en caoutchouc, terminé à l'une de ses extrémités par un cornet en forme d'entonnoir que l'interlocuteur appliquait à sa bouche. À l'autre extrémité, il y avait un écouteur avec lequel le saint religieux percevait ce qu'on lui disait. Nous avons conservé ce curieux instrument dans nos archives du P. Arintero (note du P. Alonso Lobo).

surtout pour la première fois. Cependant mon cœur battit et s'enflamma inhabituellement lorsque le moment approcha de cette première rencontre avec le serviteur de Dieu. Depuis lors, j'allais avoir avec lui des relations spirituelles très étroites qui allaient marquer une époque particulière de ma vie.



« Nous avons parlé à la grille du parloir, sans le rideau habituellement tiré, ordonné par la sainte Règle, parce que, en raison de la surdité mentionnée ci-dessus, il fallait passer par la grille le tuyau de caoutchouc que le Père appliquait à ses oreilles. De cette façon, nous devions nécessairement nous voir. Je ne puis dire ce que tous deux nous avons vécu à ce moment-là. Pour ma part, je puis l'affirmer, en me trouvant face à lui, plus que le P. Jean, je vis et je connus sa belle âme.

« Oui, nos âmes se virent. À l'instant même, elles se connurent et se comprirent admirablement avec une intuition spéciale, parce que Dieu, à ce moment-là, dut nous regarder tous les deux et c'est comme cela, sous son regard divin, que se forment les véritables amitiés...

« En commençant à parler au Père, je m'excusai en lui disant que je ne maniais pas bien le castillan. Il m'encouragea en disant qu'il comprenait parfaitement l'italien, que je pouvais parler aussi bien dans l'une ou l'autre langue, selon que les mots me viendraient le mieux. Il me dit qu'il avait été un an à Rome[8], qu'il avait voulu connaître le P. Germain, passioniste, et qu'il avait été très peiné de ne pas avoir eu cette joie. En entendant cela, je lui dis que le P. Germain avait été mon directeur, que j'étais avec lui en relations très étroites, qu'il m'aimait beaucoup et que c'était réciproque. Le Père se réjouit grandement de tout cela. Nous avons parlé un peu de Gemma Galgani, de laquelle, précisa-t-il, il était très dévot et dont il portait toujours avec lui une image-relique. Le souvenir de mon couvent de Lucques ne fut pas oublié, car il était d'une certaine manière le couvent de Gemma, puisque le Seigneur le lui avait demandé... Ensuite, presque sans m'en rendre compte, car tout se passa très discrètement et calmement, sans aucune espèce de pression, nous sommes entrés dans les affaires de mon âme ; j'ai tout dit au Père avec une facilité étonnante.

« Le Père s'aperçut alors que midi était passé et il dit : “Ma fille, que l'heure passe vite pour nous ! Je dois partir aussitôt. À une autre fois, quand Dieu voudra. Si vous désirez m'écrire, vous pouvez le faire librement, je vous répondrai”. Il me donna sa bénédiction et nous nous sommes séparés [mais seulement physiquement car nos âmes, depuis ce jour, restèrent tellement unies devant le Seigneur qu'il était impossible de nous oublier l'un l'autre en sa présence. Pour ma pauvre âme, qui se sentait comme en marche dans le désert obscur de la vie, la rencontre avec ce vénéré serviteur de Dieu fut comme un rayon de lumière projeté sur

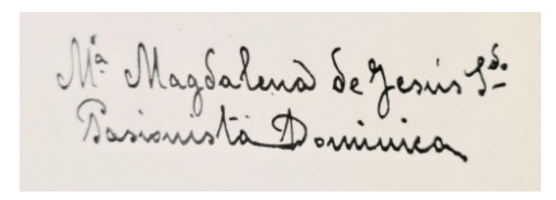
---

[8] Le P. Arintero enseigna le traité sur l'Église, à Rome, à l'*Angelicum* récemment fondé, en 1911. C'est là, en particulier, qu'il rencontra le P. Garrigou-Lagrange, avec lequel il se lia d'une amitié fraternelle durable, et qui lui rendit plus tard ce témoignage de le considéré comme « un maître qui m'a beaucoup enseigné » (note du traducteur).

ma route, la laissant tout illuminée. Je ne pouvais cesser de rendre grâces au Seigneur, en me reconnaissant indigne de toute la bonté et la délicatesse qu'il me montrait ainsi, car je comprenais bien que la conversation avec le Père n'avait pas produit sur les autres religieuses le même effet que sur moi.

« Le lendemain de cette première entrevue avec le P. Arintero, à quatre heures de l'après-midi, le vénéré Père se présenta au couvent en demandant à parler à la dernière religieuse avec laquelle il s'était entretenu le jour précédent. On m'appela. Je descendis aussitôt avec la joie qu'on peut imaginer, le cœur débordant de gratitude pour le Seigneur. Nous nous sommes salués brièvement, comme si nous étions des amis de longue date, car il nous semblait l'être déjà. "Père, ai-je demandé, pourquoi êtes-vous revenu aujourd'hui, comment se fait-il que vous soyez venu ?". Il me répondit : "Ma fille, c'est le Seigneur qui m'envoie ! Je ne pensais pas venir, mais ce dont je me suis souvenu de vous était si important qu'il m'a semblé ne pouvoir quitter Bilbao sans revenir. Ainsi, vous le voyez bien, ma fille, ce n'est pas moi, mais c'est le Seigneur qui m'a fait revenir". J'en étais tellement convaincue que, pour peu qu'on me le rappelât, j'en était submergée de reconnaissance et d'amour envers la bonté divine.

Sans autre préambule, nous sommes aussitôt entrés dans le vif du sujet qui porta, comme on s'en doute, sur les questions de l'âme, de Dieu et de son amour. Nous n'avions pas d'autre thème à traiter ni d'autre sujet qui nous intéressât. Au fond, le Seigneur avait déjà fait que nous nous connaissions et nous comprenions, mais il était évident que je devais lui donner des détails sur les affaires de mon âme et traiter les problèmes de plus près, puisque maintenant j'avais la chance de pouvoir le faire de vive-voix, occasion qui ne pouvait se représenter de cette manière, si ce n'est rarement (…) ».



C'est ainsi que commença l'union spirituelle de ces deux âmes.

Elle ne s'acheva qu'en février 1928, à la mort du P. Arintero.